

Traduire des mangas en Italie

Entretien avec Asuka Ozumi,
mené par Miyako Slocombe

Asuka Ozumi est traductrice et éditrice de mangas en Italie. Nous lui avons posé quelques questions pour en savoir plus sur la situation du manga chez nos voisins transalpins.

TransLittérature : Quel est votre parcours, comment avez-vous été amenée à traduire des mangas ? Quels sont les éditeurs pour qui vous travaillez ?

Asuka Ozumi : Mes parents sont tous les deux japonais, mais je suis née et j'ai grandi à Milan. Je n'éprouvais aucune difficulté en japonais pour les conversations du quotidien, mais comme je ne maîtrisais ni les kanjis, ni le langage honorifique, j'ai choisi d'aller en section de japonais à l'université. Parallèlement à mes études, j'ai effectué des petits boulots de traduction et d'interprétariat, mais je n'étais pas particulièrement intéressée par l'idée de traduire des mangas. C'est après la naissance de mon fils aîné et l'obtention de mon doctorat, lorsque j'ai réfléchi à un métier que je pourrais faire de chez moi tout en m'occupant de mon fils, que j'ai pensé à la traduction de mangas et que j'ai envoyé mon CV à plusieurs éditeurs. J'avais l'impression qu'il serait plus facile de débiter dans le domaine du manga plutôt que celui des romans. Par chance, j'ai tout de suite eu du travail. J'ai traduit en freelance pour Kappa Edizioni, un petit éditeur, et pour de plus grosses maisons telles que Panini ou encore Star Comics. J'ai commencé avec des titres de type *Boys' Love* (mangas destinés à un lectorat féminin et mettant en scène des histoires d'amour entre garçons) et des *shônen*. Quelques années plus tard, j'ai été contactée par les éditions J-POP, qui cherchaient un responsable pour les droits

étrangers, et j'ai rejoint la maison. J'ai ensuite quitté J-POP et je m'occupe maintenant des droits étrangers chez Dynit Manga tout en étant directrice éditoriale de leur collection Dynit Showcase.

TL : Les traducteurs de manga sont-ils nombreux en Italie ? Est-ce un métier qui intéresse beaucoup les étudiants en langue japonaise, comme c'est le cas en France ?

A. O. : Je pense qu'il y a plus de traducteurs de mangas qu'autrefois. Le nombre d'universités où l'on peut apprendre le japonais a également augmenté ces vingt dernières années, et il me semble que la qualité des traductions s'est améliorée de manière générale. Le nombre de titres publiés chaque mois ne fait que croître, et le marché a besoin de traducteurs talentueux. Il est vrai que beaucoup d'étudiants en japonais veulent devenir traducteurs de mangas. Depuis l'an dernier, je suis responsable d'un séminaire de traduction de mangas à l'université de Bologne, et cette année, le nombre d'étudiants a doublé par rapport à l'année précédente.

TL : En Italie, peut-on vivre de la traduction de mangas ? En France, c'est possible, mais beaucoup de traducteurs cumulent d'autres activités (sous-titrage de dessins animés, interprétariat, etc.). D'autre part, la rémunération des traducteurs tend à stagner, voire à baisser avec l'apparition d'éditeurs « low cost » sur le marché.

A. O. : En moyenne, la rémunération des traducteurs de mangas en Italie est plutôt basse. D'après une enquête sur la traduction de mangas publiée en octobre dernier (<https://www.fumettologica.it/2020/10/tradurre-manga-indagine-condizioni/>), la rémunération est de l'ordre de 2 à 3 euros la page. Le tarif varie en fonction des éditeurs et des traducteurs, mais pour un ouvrage de 200 pages, si le traducteur a beaucoup de chance il pourra toucher 600 euros, et dans le pire des cas il ne gagnera que 300 euros¹. De plus, ces sommes sont sou-

¹ En France, pour un manga de 200 pages, un traducteur touchera en moyenne entre 820 et 1200 euros en droits d'auteur ainsi qu'un pourcentage lorsque l'avaloir est amorti (ndlr).

mises à l'impôt sur le revenu. Les moins de 35 ans doivent reverser 20 % de 60 % du montant total de leur rémunération, tandis que les plus de 35 ans reversent 20 % de 75 % de leurs revenus. Le coût de la vie est certes moins élevé qu'en France, mais avec ces tarifs, il faut traduire beaucoup pour vivre uniquement de la traduction de mangas. Si l'on convertit les chiffres en heures de travail, il est définitivement plus avantageux de faire de l'interprétariat ou du sous-titrage. Dans mon cas, la traduction de mangas ne représente que la moitié de mon travail, et à côté de cela je fais de l'interprétariat et j'enseigne le japonais. Cela va faire seize ans que je traduis des mangas, mais je n'ai pas constaté une seule fois la moindre hausse de tarif. Au contraire, la baisse est permanente. Et même si je refuse une commande parce que le tarif est trop bas, il y aura toujours quelqu'un pour accepter ces conditions. De plus, les éditeurs ne comprennent pas que pour fournir une bonne traduction, il faut non seulement une connaissance approfondie de la langue japonaise, mais aussi tout un savoir sur la culture de ce pays, et c'est un cercle vicieux dont il est difficile de sortir.

TL : Quel est le profil des lecteurs de mangas en Italie ?

A. O. : De même qu'en France, de nombreux dessins animés japonais ont été diffusés à la télévision italienne à partir de la fin des années 1970, et il n'est pas rare que des quadragénaires et des quinquagénaires aient grandi en regardant *Candy Candy*, *Lady Oscar* ou encore les dessins animés de robots issus des mangas de Gô Nagai. C'est aussi le cas chez les 20-30 ans. Depuis, les dessins animés japonais n'ont jamais cessé d'être diffusés. Les mangas ont été publiés à partir des années 1990, et aujourd'hui le nombre de publications est extrêmement important. Le profil des lecteurs s'est beaucoup élargi aussi. Parmi les bestsellers, on compte beaucoup de *shônen* classiques, mais il est également devenu possible de présenter des titres issus d'un marché de niche, ce qui aurait été inimaginable il y a encore quelque temps.

TL : En France, 2020 a été une année record pour le marché du manga, en particulier pour les grosses séries telles que *Naruto*, *Demon Slayer* ou encore *One Piece*. Qu'en est-il de la situation en Italie ?

A. O. : Ces derniers temps, on voit apparaître des mangas dans les classements hebdomadaires de ventes de livres publiés par les journaux italiens, dans la catégorie « littérature étrangère ». Chaque nouveau tome de *Demon Slayer*, *One Piece*, *My Hero Academia*, *L'Attaque des titans* ou *Dragon Ball Super* figure parmi les dix meilleures ventes lors de sa sortie. Il y a encore quelques années, les mangas étaient plutôt vendus dans les kiosques et les librairies spécialisées en bande dessinée, mais de nos jours, ils sont disponibles dans les librairies généralistes et présentés en rayon aux côtés des œuvres littéraires. Les mangas qui se vendent le plus sont les *shônen*, et s'ils sont adaptés en dessins animés à succès sur Netflix ou d'autres plateformes, ils deviennent à coup sûr des bestsellers.

TL : Vous êtes également directrice de la collection Showcase de l'éditeur Dynit, pouvez-vous nous parler de cette collection et en quoi consiste votre travail ? Quels sont vos critères pour choisir les mangas de la collection ?

A. O. : La collection Showcase est née au printemps 2018. Elle s'adresse à un lectorat adulte ayant des affinités pour le manga, le format est un peu plus grand que la moyenne (165 x 240 mm), le prix plus élevé, et les œuvres doivent être créatives et originales. Tant que les titres répondent à ces quatre conditions, je peux les choisir librement.

En entamant les négociations pour les droits dès 2017, je me suis rendu compte au fil de mes recherches qu'étrangement, les œuvres d'auteurs tels que Kyôko Okazaki, Kiriko Nananan, Moyoco Anno, Kan Takahama, Hideshi Hino ou encore Nishioka Kyôdai n'avaient pas encore été achetées. Alors que les éditeurs italiens sont attentifs en permanence au marché français, des titres extrêmement connus et parus depuis des années en France n'étaient toujours pas traduits en Italie. Les œuvres s'adressant au lectorat féminin étaient particulièrement peu nombreuses. Je choisis des mangas pour des lecteurs qui, comme moi, veulent autre chose que des titres grand public et sont à la recherche d'œuvres un peu originales.

TL : Vous traduisez également des romans et des scénarios de films.

Quelles sont pour vous les principales difficultés propres à la traduction de mangas ?

A. O. : Je traduis en effet toutes sortes de textes, mais surtout des mangas. C'est aussi ma zone de confort, celle où je me sens le mieux. Souvent, quand je lis des mangas traduits en italien, j'ai la sensation qu'il y a quelque chose d'artificiel. Je pense qu'il est très important que les répliques, c'est-à-dire les dialogues, soient naturels. Lorsque je traduis les répliques dans les bulles, je fais en sorte de les lire à voix haute pour vérifier qu'elles sonnent bien.

Ces derniers temps en Italie, on assiste régulièrement à des débats autour de la langue et du genre. Le japonais est une langue quasiment neutre, mais on doit la faire rentrer dans un moule masculin ou féminin en italien. J'ai été particulièrement attentive à ce point quand j'ai traduit *Black Box* de Shiori Itô².

TL : J'ai vu que vous aviez traduit une sélection des meilleures histoires du manga *Crayon Shinchan*³, qui est un titre plein de références culturelles proprement japonaises. Quelle a été votre approche : plutôt adapter les blagues et les références, ou plutôt laisser au maximum les références japonaises ? Le héros, Shinchan, a un langage très particulier, inventé par l'auteur, et qui est inséparable du personnage. Comment avez-vous transcrit ce langage si particulier ?

A. O. : *Crayon Shinchan* a été très difficile à traduire. J'ai conservé les références aux actrices et aux starlettes japonaises en mettant des notes de bas de page, mais pour les plaisanteries dont le but est de faire rire le lecteur, j'ai bien sûr été obligée d'adapter. La version des-

2 Paru sous le titre *La Boîte noire* en France aux éditions Philippe Picquier (traduction de Jean-Christophe Helary et Aline Koza, 2019), *Black Box* est le témoignage de la journaliste Shiori Itô : pour tenter de faire changer les mentalités au Japon, elle revient sur le viol qu'elle a subi.

3 Cette édition est inédite en français, mais la série a été éditée sous le titre *Shinchan* aux éditions J'ai lu (tomes 1 à 15, traduction de Satoko Fujimoto et Éric Cordier) avant d'être reprise par Casterman sous le label Sakka (tomes 16 à 38, traduction de Satoko Fujimoto et Anthony Prezman pour le tome 16, puis Satoko Fujimoto et Aurélien Estager).

sin animé du manga a été diffusée autrefois à la télévision en Italie, et le doublage était assez travaillé. Même la façon qu'a Shinnchan de dire « papa » et « maman » était traduite d'une manière particulière, et pour ne pas trahir complètement les attentes des lecteurs, je me suis appuyée, dans une certaine mesure, sur le dessin animé.

Dans le manga, on voit apparaître une pizzeria qui s'appelle, en version originale, « Torebiāno chiccholīna ». Comme il s'agit d'une pizzeria, l'auteur a choisi un nom qui sonne italien, mais « chiccholīna » est la transcription en alphabet katakana de « Ciciolina », qui est le nom d'une célèbre actrice de films pornographiques. J'ignore si la référence est volontaire, mais le fait de conserver « Ciciolina » produit un effet plus comique pour les lecteurs italiens que japonais. S'il n'est pas nécessaire de trop adapter certains passages, il y en a d'autres où l'éditeur et moi avons dû nous casser la tête.

TL : Y a-t-il un auteur ou un manga que vous avez particulièrement aimé traduire, et si oui pourquoi ?

A. O. : Je traduis justement un manga qui me passionne en ce moment : il s'agit de *La Lanterne de Nyx* de Kan Takahama⁴. C'est une œuvre qui se passe au Japon et en France, et j'apprends beaucoup de choses en faisant des recherches, cela m'amuse beaucoup. Comme je ne connais pas du tout la langue française, le fait d'identifier et de vérifier la bonne orthographe des patronymes et des toponymes écrits en alphabet katakana me demande beaucoup d'efforts, et c'est une traduction qui me prend plus de temps que les autres titres sur lesquels je travaille.

Le titre qui m'a paru le plus intéressant en termes de processus de traduction est peut-être *Une femme et la guerre*, ouvrage qui comprend la nouvelle éponyme de Ango Sakaguchi et son adaptation en manga par Yōko Kondō⁵. Maria Teresa Orsi, traductrice italienne du *Dit du Genji* et ex-professeure à l'université de Rome, a traduit la nouvelle de

4 Manga en cours de parution en France depuis 2019 aux éditions Glénat (traduction de Yohan Leclerc).

5 L'ouvrage est sorti en version française en 2019 aux éditions Philippe Picquier (traduction de Patrick Honnoré).

Ango Sakaguchi, et je me suis chargée de traduire l'adaptation en manga. J'ai repéré les parties où le manga reprend exactement le texte original, cherché méticuleusement les différences subtiles, et essayé de retranscrire correctement tout cela en italien. Je citerais également *L'Amant* de Kan Takahama, que j'ai traduit en me référant à la traduction italienne du roman de Marguerite Duras, au manga en japonais et à l'original en français. Même si je ne maîtrise absolument pas la langue française (rires)⁶.

TL : Pour finir, pourriez-vous nous indiquer les références de quelques mangas que vous avez traduits ?

A. O. : Les œuvres qui m'ont particulièrement marquée sont les suivantes :

Kiriko Nananan, *Blue* (publié en France aux éditions Casterman, coll. Sakka, trad. Corinne Quentin, 2004)

Machiko Kyô, *Cocoon* (inédit en France)

Akane Torikai, *Saturn Return* (inédit en France)

Hideshi Hino, *Hell Baby* (inédit en France) et *Panorama de l'enfer* (publié en France aux éditions IMHO, trad. Satoko Fujimoto et Éric Cordier, 2012)

Minetarô Mochizuki, *Tokyo Kaido* (publié en France aux éditions du Léopard Noir, trad. Miyako Slocombe, 3 tomes, 2017)

Je crois que vous avez traduit la version française. J'ai fondu en larmes pendant que je le traduisais.

Et, en littérature, je citerais :

Shiori Itô, *La Boîte noire* (publié en France aux éditions Philippe Picquier, trad. Jean-Christophe Helary et Aline Koza, 2019)

Yoru Sumino, *Je veux manger ton pancréas* (inédit en France)

⁶ L'entretien a été mené en japonais.
